



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

5 | 2007

Sismographie des terreurs

---

## Germaine Tillion face à l'extrême

*Germaine Tillion facing the extreme*

Tzvetan Todorov

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/801>

DOI : 10.4000/gradhiva.801

ISSN : 1760-849X

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2007

Pagination : 102-113

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

### Référence électronique

Tzvetan Todorov, « Germaine Tillion face à l'extrême », *Gradhiva* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 12 juillet 2010, consulté le 08 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/801> ; DOI : 10.4000/gradhiva.801

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2020.

© musée du quai Branly

---

# Germaine Tillion face à l'extrême

*Germaine Tillion facing the extreme*

Tzvetan Todorov

---



Fig. 1 Page du manuscrit du *Verfügbar aux enfers* de Germaine Tillion, illustration de France Audoul © Association Germaine Tillion/Éditions de La Martinière.

- 1 La question de savoir si le musée est le lieu approprié pour commémorer les génocides fait partie d'un débat plus vaste, qui engage des entités plus étendues ou plus générales. Le génocide est un cas particulier de situation extrême, dont d'autres instances sont fournies par les massacres, la torture, les camps de concentration, les ghettos fermés : à

chaque fois nous nous trouvons aux limites mêmes de l'expérience humaine. Pour sa part, le musée, et en particulier celui qui est consacré non aux œuvres, comme les musées des beaux-arts, mais aux activités humaines, comme les musées historiques ou anthropologiques, est une des formes que prennent la connaissance scientifique et sa mise à la disposition du grand public ; en ce sens, le musée n'est pas radicalement différent du livre. Dans les pages qui suivent, c'est cette question plus générale que je voudrais examiner : que peut faire, que sait faire l'ethnologie face à l'extrême ?

- 2 Dans l'histoire de l'ethnologie française, un nom s'impose d'emblée à l'attention lorsqu'on pose cette question : celui de Germaine Tillion. Elle possède en effet la caractéristique d'être à la fois l'un des plus grands ethnologues du xx<sup>e</sup> siècle et d'avoir subi elle-même l'expérience extrême, celle des camps. Je rappelle en quelques mots les principales étapes de son parcours. Née en 1907, elle étudie l'ethnologie avec Marcel Mauss et part sur le terrain, l'Aurès algérien, entre 1934 et 1940. Rentrée en France au moment de la débâcle, elle s'engage immédiatement dans la Résistance et devient l'animatrice de ce qui sera appelé plus tard le réseau du musée de l'Homme. Arrêtée en août 1942, elle est d'abord emprisonnée à Paris, puis, en octobre 1943, déportée à Ravensbrück. Libérée en avril 1945, elle se consacre, dans les années qui suivent, à l'étude de la Résistance et de la déportation. En 1954, elle est envoyée en mission en Algérie, pays dont le destin la touche en profondeur au moment du conflit franco-algérien. Ce n'est qu'en 1961 qu'elle commence à réserver de nouveau l'essentiel de son temps à l'activité scientifique et publie ses grands ouvrages d'ethnologie et d'histoire.
- 3 Ce qui rend l'itinéraire de Germaine Tillion particulièrement intéressant dans le présent contexte est que, contrairement aux apparences, une grande continuité se laisse observer entre ces différentes étapes. Dans ce qui est probablement le dernier texte qu'elle ait conçu, une lettre adressée à l'Association Germaine Tillion à l'occasion du don qu'elle lui faisait de ses archives, elle insiste précisément sur cette unité : « Mes recherches, dit-elle, forment un tout, reliées par le même fil rouge de fidélité à une certaine idée de l'humanité, qui ne m'a jamais quittée. » (Tillion 2006 : 6) Plus exactement, les différentes activités de Germaine Tillion s'influencent et s'éclairent mutuellement deux par deux : ses combats au moment de la guerre d'Algérie sont fortement orientés par son engagement antérieur dans la Résistance française ; sa pratique ethnologique influence son comportement en prison et au camp, avant de se trouver, à son tour, infléchi par son expérience en déportation. Germaine Tillion est à la fois une ethnologue au camp et une déportée en ethnologie.

## Une certaine idée de l'ethnologie

- 4 Il n'est pas facile de reconstituer avec précision la conception que se faisait Germaine Tillion de l'ethnologie avant sa déportation, car l'essentiel de son travail, la thèse qu'elle a préparée, a été perdu. Ce travail, étude des Chaouiās de l'Aurès, est nourri par son séjour sur le terrain entre 1934 et 1940 ; au moment de son arrestation, il consiste en une thèse complémentaire, comportant des fiches généalogiques et ethnographiques sur les sept cents personnes habitant la région, accompagnées de cartes et de photographies ; et une thèse principale qui a l'ambition de constituer une « étude totale » de la « république » chaouiā. À partir de mars 1943, Germaine Tillion est autorisée à travailler en prison ; elle récupère tous ses documents et se consacre assidûment à la rédaction définitive. Au moment de sa déportation, elle en est à la page 700 ; il lui reste à terminer les seuls

chapitres de conclusion. Thèses et documents seront enfermés dans une grande valise bleue et la suivront à Ravensbrück. Mais, à la libération du camp, on n'en trouve plus trace : le résultat de dix ans de travail est perdu. Il est néanmoins possible de reconstituer au moins partiellement les idées de Germaine Tillion en se fondant, d'une part, sur les lettres qu'elle a échangées à l'époque avec ses directeurs de thèse, Marcel Mauss et Louis Massignon, et, d'autre part, sur les reconstructions de Germaine Tillion elle-même, qui utilisent les brouillons préservés du temps de ses missions ou ses souvenirs postérieurs.

- 5 La spécificité de la connaissance ethnologique provient de la nécessité de tenir ensemble deux données de base, toutes deux incontournables mais dont les effets peuvent paraître contradictoires : la certitude d'une commune appartenance de l'ethnologue et de ses sujets d'étude ; et la conscience d'une grande distance qui sépare l'un et les autres dans leurs manières de vivre et de penser.
- 6 Les jeunes ethnologues français des années 1930 qui gravitent autour de Marcel Mauss ne sont pas seulement avides de connaître les cultures lointaines ; ils sont également animés par un certain idéal humain, et ce n'est pas un hasard s'ils se réclament de la nouvelle appellation donnée au musée d'ethnographie du Trocadéro : musée de l'Homme. Ils ne se contentent pas de pratiquer une science humaine, ils se veulent en plus humanistes. Ils sont attachés à l'idée d'une égale dignité de tous les êtres humains et espèrent que leurs travaux serviront à illustrer et promouvoir cette thèse. Germaine Tillion, qui en fait partie, se souvient que, en 1934, sans être anticolonialiste, elle était « honnêtement républicaine » et considérait « que tous les hommes étaient égaux ». Ces sentiments sont renforcés chez elle grâce à un séjour d'études de plusieurs mois en 1933 à Königsberg, où elle prend connaissance des théories racistes nazies : elles l'amènent à « considérer le racisme comme une stupidité totalement exécrationnelle » (Tillion 2000 : 39).
- 7 Cette profonde conviction de l'unité de l'espèce humaine, cet attachement aux principes universalistes font que la première impression de Germaine Tillion sur le terrain sera, paradoxalement, l'absence d'exotisme. Elle maintiendra cette perception par la suite : les individus qu'elle côtoie ne lui paraissent, en moyenne, ni pires ni meilleurs que ses compatriotes. Les théories qui tentent de prouver le contraire reflètent le seul besoin de fonder une discrimination, ils préparent le « confortable alibi raciste ». Ce n'est pas l'infériorité des autres qui motive le mouvement de conquête, c'est au contraire la conquête qui provoque la recherche d'arguments prouvant la supériorité du conquérant. Il s'agit là de « sornettes relatives à une infériorité congénitale des vaincus, sornettes qui servent infatigablement à n'importe quel vainqueur pour légitimer ou justifier n'importe quels crimes » (Tillion 2001 : 226).



Fig. 2 Germaine Tillion sur le terrain dans l'Aurès, Algérie, 1936. Photo : archives Germaine Tillion © Association Germaine Tillion.

- 8 Toutefois, si l'ethnologue et ses sujets, les Français et les Chaouïas d'Algérie, participent d'une seule et même nature humaine, ils n'agissent pas de la même manière : leurs êtres sont proches, leurs faire sont différents. L'ethnologue doit donc se méfier de lui-même pour ne pas toujours entendre ce à quoi il est habitué ; dans un premier temps, il doit se rendre humble, donc écouter beaucoup plus que parler. Ce principe a une conséquence immédiate sur la technique même de l'enquête : Germaine Tillion comprend vite qu'elle doit renoncer, non seulement à faire part aux autres de ses opinions, mais même à poser des questions, car la question constitue un moule dans lequel la pensée des interlocuteurs se coule beaucoup trop facilement. Pour préserver leur étrangeté, l'ethnologue doit les écouter sans trop les solliciter, sans chercher à diriger la conversation et à penser à leur place. Dans une lettre à Mauss du 14 octobre 1939, elle lui confie qu'elle a renoncé à la « méthode interrogative » pour laisser plutôt ses sujets « divaguer à leur aise » (Conklin 2007 : 9) ; dans son rapport de thèse, Massignon relève la même qualité : le trait le plus frappant de son travail, écrit-il, est qu'elle a suivi « les classements sociaux de ses informateurs eux-mêmes, sans essayer de les réduire à des catégories classiques pour la sociologie nord-africaine » (Todorov 2007 : 2). Germaine Tillion a appris à se méfier des « gentils informateurs » qui veulent surtout ne pas contrarier l'ethnologue et lui fournissent complaisamment toutes les informations qu'ils croient susceptibles de plaire à leur hôte.
- 9 L'ethnologie est née de la tension entre ces deux principes, la communauté d'appartenance à une même humanité et l'irréductible distance entre le savant et ceux qu'il étudie. Comme toutes les sciences humaines, elle représente une « étude de l'homme par l'homme » (Tillion 2001 : 304), une étude dont l'objet-homme est de même nature que le sujet-homme qui scrute le premier ; pour cette raison, à la différence des sciences

naturelles, l'identité du savant n'est pas indifférente : il perçoit et analyse le monde à l'aide d'un appareil conceptuel qu'il a hérité de sa culture. La culture de l'ethnologue étant différente de celle qu'il veut connaître, il est obligé de les interroger toutes les deux. Telle est la leçon que Germaine Tillion a retenue de Mauss : « Il était autant passionné par la société française que par les sociétés lointaines, ce que je n'ai jamais oublié. » (*Ibid.* : 57) Chacun trouve « naturelle » sa propre société et « bizarre » celle de l'autre ; quand les uns imposent aux autres leur idée de ce qu'est la nature humaine, c'est le signe, non de ce que leurs conceptions sont supérieures, mais de ce que les premiers ont remporté sur les seconds une victoire militaire ou économique.

- 10 L'un des versants du travail ethnologique concerne donc sa propre société. Germaine Tillion attire l'attention sur « le danger d'observer les autres sans s'observer préalablement soi-même. Autrement dit, sans se “socialiser” » (Tillion 2000 : 263). Cette « socialisation » est conçue par analogie avec la psychanalyse : tout comme l'analyste doit d'abord subir une cure lui-même, pour ne pas projeter sa névrose sur ses futurs patients, l'ethnologue doit prendre la mesure de sa propre société, de sa culture, de ses manières de penser pour ne pas les mettre à la place de celles des autres. Sauf que, à la différence du psychanalyste, il ne pourra pas le faire avant la rencontre avec l'autre, car cet autre constitue le miroir indispensable à celui qui veut se voir. « On ne se voit pas sans un miroir, et ce miroir c'est essentiellement, nécessairement, la connaissance d'une société étrangère, d'une société différente. » (Tillion 2001 : 305) Les deux moitiés de ce travail ne sont donc pas successives mais simultanées, c'est pourquoi la comparaison avec la psychanalyse est imparfaite ; il serait plus juste de dire que l'ethnologie est, simplement, bâtie sur le modèle du dialogue, avec cette précision qu'elle met les peuples à la place des individus. « Le dialogue s'engage, la navette commence son va-et-vient, et à chaque aller et retour quelque chose se modifie, non pas d'un côté mais des deux côtés, car ce que l'interlocuteur perçoit de lui-même c'est ce que le locuteur ne voit pas, et réciproquement. » (Tillion 1974 : 1)
- 11 Chacun ignore ce que l'autre pense et sait de lui-même ; en revanche, l'éloignement lui révèle des aspects de la personnalité de l'autre que ce dernier ne connaît pas. D'où vient l'avantage de ce que Claude Lévi-Strauss a appelé le « regard éloigné » ? Germaine Tillion elle-même évoque l'exemple de la terre vue du ciel, qui révèle des configurations imperceptibles pour ceux qui restent sur place ; l'ethnologue peut donc bénéficier du « regard plongeant qui est celui de l'étranger ». De ce qui était une faiblesse il peut faire un privilège : il profitera de son « dépaysement, c'est-à-dire la sérénité, la lucidité » (*ibid.* 1974 : 17). Cette sérénité naît de la distance : « L'appartenance à une culture étrangère affranchit des passions inculquées. » (Tillion 2000 : 104)
- 12 Connaissance de soi et connaissance des autres forment donc un équilibre instable. L'étude de l'homme par l'homme n'éliminera jamais une part de subjectivité. C'est pour cette raison même que l'on doit aspirer à rendre son travail aussi objectif que possible. Dans sa thèse perdue, Germaine Tillion cherche à insérer le maximum d'informations et à décrire le fait social « total » cher à Mauss ; celui-ci, dans l'attestation rédigée à l'intention de sa doctorante, constate que son ouvrage « est la meilleure application des méthodes d'enquête exhaustive concernant une société organisée. [...] Le résultat est grand : une description aussi individuelle que sociale, aussi historique que statique, statistique que morale, géographique, généalogique, rend tout certain et explicable » (Todorov 2007 : 2). Mettant en pratique les préceptes de Mauss, Germaine Tillion pose avant tout des questions concrètes : qui, quand, où, combien, comment... Et les bribes de

ce travail, réunies soixante ans plus tard dans *Il était une fois l'ethnographie*, le montrent bien : l'ethnologue y décrit patiemment toutes les classes sociales du groupe qu'elle étudie, elle identifie les origines, quantifie les forces en présence. Comme elle le dira plus tard : « C'est ma profession que d'astreindre d'abord l'enquête à tous les contrôles, recoupements, vérifications, de procéder ensuite aux sondages qui permettent d'évaluer numériquement la densité d'un fait. » (Tillion 2001 : 226)

- 13 L'horizon ultime de ce double travail, de « déniement » de soi et d'enquête sur les autres, est une connaissance qui dépasse l'opposition entre soi et les autres, en conduisant vers une meilleure compréhension de la condition humaine. Germaine Tillion en identifie ainsi les étapes : « L'ethnologie est donc d'abord un dialogue avec une autre culture. Puis une remise en question de soi et de l'autre. Puis, si possible, une confrontation qui dépasse soi et l'autre. » (Tillion 1974 : II) La connaissance provoque l'action qui à son tour transforme la connaissance. L'objectif final est de mieux comprendre l'humanité universelle – mais l'on ne saurait y accéder en faisant l'économie des deux premiers stades ; on risquerait sinon de tomber dans le piège de l'ethnocentrisme et de prendre naïvement ses propres habitudes pour une incarnation de l'universel.
- 14 Le principal but de l'ethnologie est la connaissance du monde, et Germaine Tillion, comme tout savant, est d'abord mue par le désir de révéler l'ordre caché que l'on pressent autour de soi. C'est là une justification suffisante au travail engagé : « Comprendre est une profonde vocation de notre espèce, une des visées de son émergence dans l'échelle de la vie. » (Tillion 1973 : 186) Mais l'ethnologie peut aussi être d'une utilité plus particulière. Dialogue interculturel, elle devient un outil qui permet d'amplifier les échanges entre différentes cultures, ce qui est d'autant plus utile dans le monde contemporain que les cultures sont condamnées à communiquer entre elles : elle peut les aider à vivre ensemble. Et comme ces échanges ne sont pas toujours amicaux, l'ethnologue peut aussi intervenir là où les uns souffrent par la faute des autres, assumer auprès d'un peuple le rôle qui est celui de l'avocat auprès des individus. Enfin, la connaissance de soi rend plus fort : les peuples étudiés peuvent eux-mêmes profiter des lumières des ethnologues pour mieux se défendre contre les agressions futures : parfois, le savoir devient un bouclier.

## La savante aux enfers

- 15 L'appartenance commune des êtres humains les plus dissemblables à la même espèce, la distance entre les uns et les autres comme moyen d'enrichir la connaissance, la nécessité d'une enquête aussi objective que possible, le savoir comme bouclier de protection : toutes ces leçons apprises grâce à la pratique ethnologique en 1934-1940 s'avéreront utiles à la prisonnière et déportée Tillion en 1942-1945. Cela commence très vite : au moment de son arrestation et de son premier interrogatoire. Comment récupérer son sang-froid quand tout semble perdu, quand la torture et la mort s'annoncent comme imminentes ? En introduisant une distance entre soi et son expérience, en la regardant comme du dehors. « Une petite histoire m'est revenue en tête. Deux Africains sont assis au bord du Niger. Ils n'osent pas traverser à cause des crocodiles. L'un dit : "Ne t'en fais pas. Dieu est bon." L'autre répond : "Et si Dieu est bon pour le crocodile ?" Ça a achevé de me structurer, car j'ai pensé : aujourd'hui, Dieu a été bon pour le crocodile. » (Tillion 2001 : 44). Quelque temps plus tard, à Ravensbrück, la capacité d'introduire une distance entre les faits et leur représentation se révèle de nouveau d'un bon secours : Germaine

Tillion, prise en infraction du règlement, s'adresse à la surveillante dans un langage si châtié que celle-ci éclate de rire au lieu de la punir. Elle conclut avec raison : « Ma pratique d'ethnologue m'a servi en Allemagne. » (*Ibid.* 2001 : 58)

- 16 C'est en déportation plus encore qu'en prison que Germaine Tillion doit faire appel à toute son expérience passée pour mieux résister à l'agression permanente du camp. Elle décide très rapidement qu'il lui faut étudier la mécanique concentrationnaire, et elle commence à prendre des notes, sur des papiers de fortune ou entre les lignes de l'unique livre dont elle dispose, une *Imitation de Jésus-Christ*. Comprendre le monde mais aussi introduire une distance entre soi et son expérience : « Notes très pauvres que je n'avais prises au début que pour saisir le temps, rester ainsi en état de réflexion, de vigilance, dans l'au-delà de soi. » (Tillion 1988 : 12) Grâce à cette préservation de soi elle garde ses capacités intellectuelles intactes, et commence à esquisser une véritable étude de la structure et des fonctions du camp. Ce qui lui permet, un jour de mars 1944, soit six mois après son arrivée au camp, de présenter une véritable conférence scientifique sur Ravensbrück à celles de ses camarades qui, comme elle, pensent que mieux comprendre peut aider à survivre. « Démonter mentalement, comprendre une mécanique, même qui vous écrase, envisager lucidement, et dans tous ses détails, une situation, même désespérée, c'est une puissante source de sang-froid, de sérénité et de force d'âme. » (Tillion 1973 : 76) On retrouve cet exposé dans le premier texte de Germaine Tillion sur Ravensbrück, publié peu de temps après sa libération : en conformité avec les règles qu'elle avait apprises, y abondent noms propres, chiffres, dates, détails matériels... Et le résultat est là, le savoir a joué son rôle de bouclier : « Ce que je n'oublierai jamais, ce fut la joie des camarades qui m'écoutèrent ce jour-là [...]. Comprendre ce qui vous écrase est en quelque sorte le dominer. » (Tillion 1973 : 186)

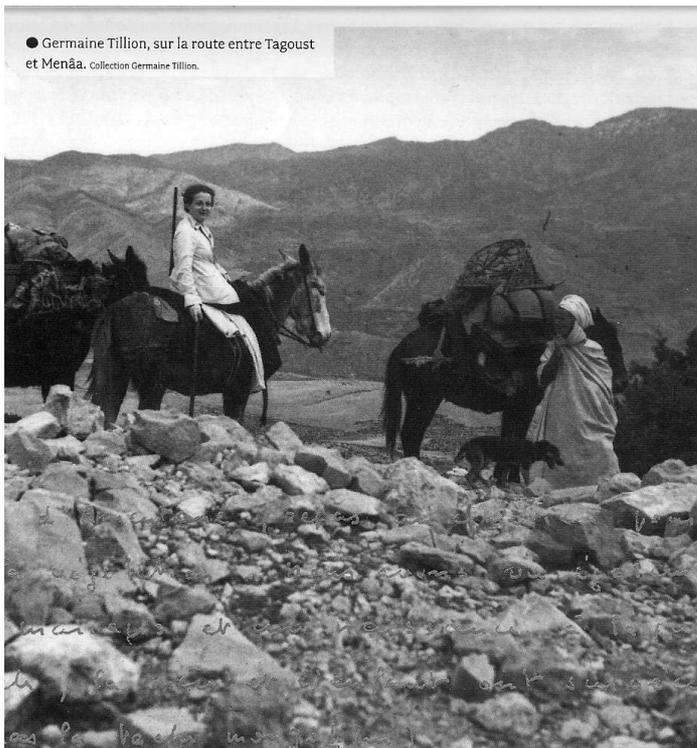


Fig. 3 Germaine Tillion sur la route entre Tagoust et Menâa, Algérie, 1935. Photo : archives Germaine Tillion © Association Germaine Tillion.

- 17 L'ethnologue profite de sa distance par rapport à la société qu'elle étudie pour mieux la connaître et se sert de ce savoir sur les autres pour se voir elle-même comme du dehors. Enfermée dans le camp, Germaine Tillion s'efforce d'observer et d'analyser l'étrange nouvelle société fabriquée par les nazis. La principale forme que prend cette exploration est toutefois beaucoup plus originale qu'une conférence savante, serait-elle présentée entre les baraquements d'un camp de concentration. En effet, en octobre 1944, assignée au travail dans un commando qui s'occupe à trier le butin des nazis, Germaine Tillion choisit de se cacher dans une caisse en carton où, protégée par ses camarades, elle rédige l'une des œuvres les plus singulières issues des camps : une « opérette-revue » qu'elle intitule *Le Verfügbar aux enfers* (un *Verfügbar*, « disponible » en allemand, est un détenu tire-au-flanc, qui a réussi à échapper à tous les commandos de travail mais qui de ce fait est particulièrement exposé aux rafles mortelles). Le soir venu, elle récite ce texte devant ses camarades enchantées ; au moment de la libération des Françaises, le manuscrit sera sorti en cachette du camp. Germaine Tillion en autorisera la publication en 2005.
- 18 L'« opérette-revue en trois actes » a pour personnages principaux un groupe de détenues de Ravensbrück, celles précisément qui ont choisi d'être des Verfügbar. Les dialogues sont entrecoupés de chansons qui empruntent leurs mélodies au répertoire musical familial alors à chacune : opérettes, chansons de cabaret, marches militaires, airs d'opéra... On danse aussi aux sons des mélodies chantées, on récite des poèmes calqués sur des textes célèbres tirés de la littérature classique. Le procédé de base est la parodie, le point de départ étant une autre parodie célèbre, *L'Orphée aux enfers* d'Offenbach, qui pastiche l'*Orphée* de Gluck. Pour ne donner qu'un exemple, le chœur des Verfügbar chante sur l'air d'« Au clair de la lune » :
- Notre sex-appeal  
Était réputé...  
Aujourd'hui sa pile  
Est bien déchargée.
- 19 *Le Verfügbar aux enfers* permet d'abord aux détenues d'introduire provisoirement une distance entre elles-mêmes et leur vie : elles ne sont plus seulement victimes, elles sont aussi observatrices. Aussi tragiques que soient les faits rapportés, cette distance engendre le rire. Elle provient déjà du genre choisi, celui d'une légère et frivole opérette-revue : rien ne saurait être plus éloigné de la réalité quotidienne des détenues. Les personnages sont habillés de loques mais se comportent comme des mannequins de mode ; ils sont épuisés mais essaient de danser le french cancan ; ils sont traités comme des animaux mais parlent un langage châtié ; ils sont faméliques et enlaidis mais on les appelle les *girls* ... Ces descriptions décalées, qui permettent de rester « dans l'au-delà de soi », concernent aussi bien les circonstances extérieures que les détenues elles-mêmes, l'hyperbole comique voisine avec l'autodérision, et les deux aboutissent au rire libérateur.
- 20 À cela s'ajoute un personnage qui domine l'action au premier acte : c'est un naturaliste, extérieur au camp, qui est venu y observer cette espèce animale inconnue, les Verfügbar. Son langage, plus adapté aux espèces animales qu'aux groupes humains, produit un nouvel effet de dépaysement. Le naturaliste présente au public une conférence – comme Germaine Tillion l'avait fait pour ses camarades, sauf qu'il n'a aucune de ses qualités : il est à la fois mal informé et manquant de compassion ; son discours ne sert pas la protection des déportées, mais les accable. À son tour, il est une parodie, ou même une caricature de l'ethnologue, celui qui refoule l'appartenance commune de l'observateur et

des observés. Pour cette raison, le naturaliste se fait rabrouer par le chœur des Verfügbar, qui finissent par le réduire au silence.

- 21 En même temps qu'elle provoque le rire, permettant par là aux spectatrices de se voir du dehors (elle ressemble en cela aux *Lettres persanes* de Montesquieu) et de se reprendre en main, l'opérette de Germaine Tillion assume une fonction plus immédiatement utilitaire : elle transmet des informations sur le fonctionnement du camp. Dans les scènes de conversation entre anciennes détenues et nouvelles arrivées, comme dans celles où les déportées se racontent les unes aux autres leurs mésaventures, un tableau fidèle de la vie au camp se dessine progressivement. La pièce se limite au monde des détenues, sans représenter directement les gardiens ; mais ce monde est en lui-même diversifié. On y voit donc, à côté du groupe principal des Verfügbar, celui des lesbiennes et celui des Témoins de Jéhovah, celui des supérieures hiérarchiques, *Blokova* et *Stubova*, et celui des simulateurs, des anciennes et des nouvelles, des femmes du peuple et des intellectuelles. On suit le destin des détenues depuis leur entrée au camp jusqu'à leur épuisement final, dû à « l'extermination par le travail ». On assiste aux corvées de terrassement comme aux maigres repas.
- 22 On voit aussi que l'un des plus grands dangers qui guettent les détenues provient d'une attitude directement opposée à la prise de conscience lucide de la situation dans les camps, à savoir l'abandon au rêve, la foi complaisamment accordée aux racontars sur la fin prochaine de la guerre et l'imminente libération de toutes les prisonnières. Ces certitudes illusoire les désarment et les rendent plus vulnérables aux coups qui continuent de pleuvoir, aux privations qui vont s'aggravant. Les plus crédules risquent de finir en « bijoux », équivalent féminin des « musulmans » dans les camps d'hommes. Au contraire, rire de soi et se voir comme du dehors permet de mieux comprendre le monde qui les entoure ; or comprendre aide à survivre.

## Retour à la science humaine

- 23 Libérée du camp en avril 1945 en même temps que les autres Françaises, Germaine Tillion rentre à Paris trois mois plus tard (les femmes sont d'abord soignées en Suède) et se trouve confrontée à un dilemme : revenir à l'ethnologie ou l'abandonner. Plusieurs facteurs contribuent à lui faire préférer la seconde attitude : d'abord, négativement, la perte – qui s'avérera irrémédiable – de tous ses matériaux, accompagnés du manuscrit de sa thèse ; ensuite la durée même de l'interruption due à la guerre, cinq longues années, avec en plus le traumatisme provoqué par la mort de tant de proches et, en particulier, l'assassinat de sa mère à Ravensbrück. Germaine Tillion veut rompre avec le passé. S'ajoute à cela ce qu'elle vit comme une nouvelle urgence : « La Recherche scientifique m'avait proposé une mission dans le Maghreb, mais j'avais pensé alors qu'il fallait, dans l'immédiat, recueillir les témoignages des survivants de la grande extermination humaine qui venait de s'achever. » (Tillion 1999 : 44) Germaine Tillion décide donc de remplacer l'étude du présent des autres par celle du passé immédiat des siens ; le CNRS lui permet de passer du département d'ethnologie à celui d'histoire moderne. Entre 1945 et 1954, elle consacrera son temps à rassembler une documentation aussi complète et précise que possible sur les groupes humains auxquels l'a mêlée son destin, celui de la Résistance (à commencer par le réseau du musée de l'Homme) et de la déportation (à commencer par Ravensbrück).

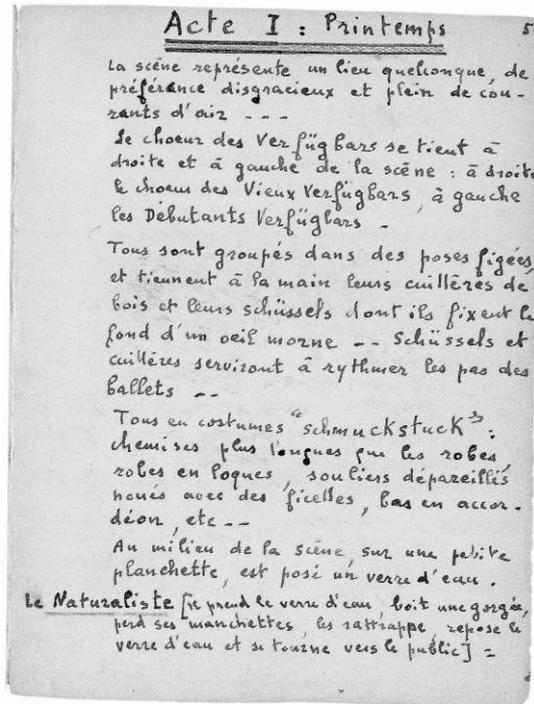


Fig. 4 Page du manuscrit du Verfügbare aux enfers de Germaine Tillion © Association Germaine Tillion/Éditions de La Martinière.

- 24 Pourtant, au fur et à mesure que s'éloigne le traumatisme des événements, son travail se rapproche dans ses formes à celui qui lui était familier. Ici et là, il s'agit d'une connaissance de l'homme par l'homme dans le but de comprendre l'incompréhensible, ici et là une distance s'introduit entre observateur et acteurs. Bien entendu, elle est également sensible aux différences dans les objets étudiés. L'une des sociétés dure depuis des siècles, ses structures se sont mises en place progressivement, par ajustements successifs ; l'autre a été créée par la volonté arbitraire de quelques individus, et elle n'est pas destinée à durer. L'une est une société archaïque, habitée par une population illettrée ; l'autre, société ultramoderne, s'est formée dans un pays où l'éducation est parmi les plus poussées dans le monde contemporain. Plus subjectivement, Germaine Tillion aime l'une (les sociétés africaines) et a l'horreur de l'autre (la dé-civilisation européenne). Néanmoins, les ressemblances se dégagent petit à petit car la tâche du savant est comparable : « Créer de toutes pièces des systèmes d'investigation sociale pour des groupes humains. » (Tillion 1988 : 299) À bien des égards, l'ethnologie rend explicite ce qui reste sous-entendu dans les autres sciences humaines.
- 25 En entreprenant la description du monde concentrationnaire (à trois reprises : en 1946, 1973 et 1988), Germaine Tillion se trouve donc amenée comme involontairement à comparer les deux situations : non qu'elles se ressemblent, mais que leurs différences mêmes sont instructives. En histoire aussi, en effet, elle reconnaît les thèmes qui étaient les siens en ethnologie : universalité, distance, objectivité, finalité humaine. Mais l'application de cet appareil conceptuel à un nouvel objet et, plus encore, l'expérience de résistante et de déportée qu'elle a acquise entre-temps l'amènent à infléchir sa « méthode » de plusieurs manières.

- 26 Lorsqu'elle engage l'étude du groupe des détenues, Germaine Tillion rencontre une difficulté qu'elle ignorait auparavant : c'est qu'elle en fait partie ; elle manque donc de ce miroir qui l'aidait en ethnologie. Le risque, ici, provient de l'absence de distance. De plus, en recueillant le témoignage des autres, Germaine Tillion se rend vite compte combien il est peu fiable. La mémoire de chacun est sélective, l'erreur est facile, sans parler du mensonge intéressé, assez commun dans un monde où il est constamment question de vie et de mort. À cela s'ajoute la forte implication affective des témoins, qui supportent mal les nuances recherchées par les historiens. Elle-même sera-t-elle capable de résister à la pression qu'exerce l'appartenance au groupe ?
- 27 Pour y parvenir, Germaine Tillion s'attache d'abord à établir les faits avec un maximum d'objectivité. Dès son séjour en Suède, elle recueille un grand nombre de données matérielles : noms, dates, lieux, chiffres. Elle essaie de reconstituer la composition de chaque convoi, la population de chaque bloc, le nombre des morts, la hiérarchie interne. « J'avais le désir, d'abord, de chiffrer avec précision la mortalité de chaque nationalité, ensuite, et surtout, d'analyser les chiffres ainsi obtenus en tenant compte des conditions de vie. » (*Ibid.* : 199)
- 28 Pourtant, renoncer aux témoignages sous prétexte qu'ils sont partiels est impossible, et du reste indésirable. « Vivre et agir sans parti pris, ce n'est pas concevable : la vie n'est qu'options. » (*Ibid.* : 306) Le chimiste peut rester impartial devant les éléments qu'il étudie ; non l'historien ni l'ethnologue, hommes qui étudient les hommes. Cela ne veut pas dire qu'ils doivent travestir leurs choix affectifs et idéologiques en vérités objectives ; mais qu'ils peuvent s'efforcer de confronter, d'évaluer et d'interpréter les témoignages avant de leur accorder le statut de vérité historique. Car, d'un autre côté, ces derniers apportent un éclairage irremplaçable, auquel n'a pas accès l'historien, qui manie seulement chiffres, noms propres et documents : les témoins ont vécu l'événement de l'intérieur. « Ceux qui subissent, ceux qui souffrent, ignorent très souvent le dessin de la mosaïque dans laquelle se situent – minuscules cailloux – leurs ressentiments et leurs douleurs, mais, les yeux clos, et à tâtons, ils peuvent reconnaître le grain rugueux de la pierre, son poids et son tranchant, son adhérence. » (Tillion 2001 : 225) Il ne s'agit pas de choisir entre histoire et mémoire, raison et passion, mais de critiquer et compléter l'une par l'autre pour aboutir à un tableau plus proche de la vérité.
- 29 En ce qui concerne l'étude du groupe des gardiens, Germaine Tillion rencontre une difficulté symétrique et inverse : cette fois-ci la distance risque de paraître trop grande et c'est le sentiment d'une commune appartenance qui fait défaut. Cette antipathie conduit à attribuer au groupe une essence à la fois intrinsèquement mauvaise et entièrement différente de la nôtre, à chercher l'explication du mal dans l'origine et l'appartenance collective des êtres qui le commettent. Cette réaction est difficile à éviter au moment de l'affrontement ; mais, lorsqu'elle s'engage dans l'écriture de l'histoire, Germaine Tillion met en garde : « Entre 1939 et 1945, j'ai cédé comme beaucoup à la tentation de formuler des différences, des mises à part : "ils" ont fait ceci, "nous" ne le ferions pas... Aujourd'hui, je n'en pense plus un mot, et je suis convaincue au contraire qu'il n'existe pas un peuple qui soit à l'abri d'un désastre moral collectif. » (Tillion 1988 : 112) Ce n'est pas là un constat encourageant : la racine du mal se trouve, non chez les Allemands, mais dans la nature humaine : « Je me garde désormais d'imputer à une nationalité ce qu'il faut attribuer aux pentes de l'espèce. » (*Ibid.* : 205)
- 30 Cette conclusion est d'autant plus douloureuse pour Germaine Tillion que, dix ans après la fin de la guerre, elle se trouve amenée à l'appliquer à son propre pays, pour la défense

duquel elle s'était engagée dans la Résistance. Dans la guerre d'Algérie, ce sont les Français qui vont assumer le rôle tenu naguère par les Allemands – alors même que certains de ces Français sont d'anciens résistants. Les réminiscences font mal : « À Ravensbrück, lorsque les Allemands parlaient des Françaises de la Résistance, ils utilisaient les mêmes injures que j'ai retrouvées (et reconnues avec tant de honte) dix années plus tard, dans la bouche des partisans de la "guerre jusqu'au bout" en Algérie. » (Tillion 2001 : 226) Voilà qui permet de réduire la distance entre les autres et soi, et de ressentir une commune appartenance, même si celle-ci n'est pas une source de fierté. « Ce que nous avons stigmatisé quelques années auparavant chez les nazis, la France libérale, démocratique, socialiste l'applique à son tour et à sa manière. La preuve qu'aucun peuple n'est à l'abri d'une infection par ce mal absolu. » (*Ibid.* : 39)

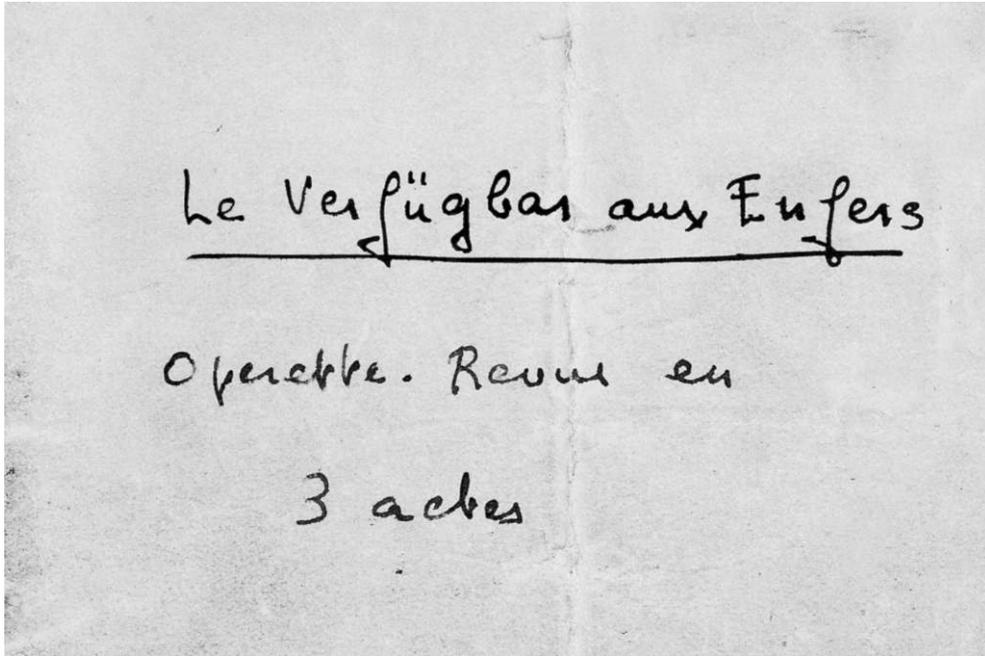
- 31 Ce qui est vrai des peuples le reste aussi pour les individus : on ne peut régler la question du mal en décidant que certaines personnes sont intrinsèquement méchantes, et se rassurer ainsi au sujet de sa propre bonté. Pendant qu'elle est au camp, Germaine Tillion peut juger que gardiens et surveillants SS, hommes ou femmes, sont de pures brutes. Lorsqu'elle assiste, en 1946-1947, au procès des bourreaux de Ravensbrück, elle est encore dominée avant tout par le désir de les voir subir une punition à la mesure de leurs crimes. Pourtant, à observer de près les accusés, dépouillés maintenant de tous leurs pouvoirs, apeurés, cherchant du regard leurs proches dans la salle, elle doit constater avec amertume : hélas, ce sont, au fond d'eux-mêmes, des gens comme les autres – même si leurs actes ont été monstrueux. Lorsque, dans *Ravensbrück*, elle rassemble des informations détaillées sur les différentes catégories de personnel d'encadrement répressif, elle intitule son chapitre de conclusion « Des gens ordinaires » (Tillion 1973 : 203 ; Tillion 1988 : 141). Que ce soit à la prison ou à l'infirmerie, chez les hommes ou chez les femmes, partout elle observe « une moyenne peu enthousiasmante mais non monstrueuse » (*Ibid.* : 126) dans la répartition des bons et des méchants. Et même le chapitre consacré à Heinrich Himmler, l'homme qui porte la plus lourde responsabilité personnelle pour l'horreur des camps, s'intitule « Les monstres sont des hommes » (*Ibid.* : 102). Tel est le prix – lourd – qu'il faut payer si l'on veut connaître et comprendre ce qui s'est produit pendant ces sombres années, si l'on veut aussi se prémunir contre son retour. Se dire que Himmler était un monstre serait rassurant ; penser qu'il était un médiocre gratte-papier arriviste est bien plus inquiétant : « Ce ventre-là est encore plus fécond que celui de la Bête. » (Tillion 1988 : 106)
- 32 Refuser de croire qu'un abîme nous sépare des criminels nazis ne signifie nullement qu'il faut banaliser ce mal et s'y résigner. Germaine Tillion suggère plutôt qu'à sa racine se trouvent non les individus ou les nations, mais les circonstances, événements, situations dans lesquels les uns et les autres se trouvent pris. La guerre, les camps, les situations extrêmes ne révèlent pas la nature dépravée de l'espèce humaine, qui existerait depuis toujours mais serait cachée sous le mince vernis de civilisation ; ils la produisent. Ce qu'il faut condamner, c'est le totalitarisme, ce sont ses métastases qui se retrouvent jusque dans les pays démocratiques à l'occasion d'une guerre ou d'un désastre. Les conclusions que tire Germaine Tillion de ses analyses sont, en premier lieu, politiques.

## Un héritage

- 33 Après la fin de la guerre d'Algérie, Germaine Tillion revient davantage à ses activités purement scientifiques d'ethnologue et d'historienne, même si elle continue de s'engager

pour la cause des femmes opprimées ou des sans-papiers, contre la torture ou les emprisonnements abusifs. De ces années datent ses grands livres d'ethnologie, *Le Harem et les cousins* (1966) et *Il était une fois l'ethnographie* (1999), ou d'histoire, portant sur la déportation (*Ravensbrück*, 1973 et 1988) comme sur les événements en Algérie (*L'Afrique bascule vers l'avenir*, 1961 et 1999 ; *Les Ennemis complémentaires*, 1960 et 2005). Il est du reste frappant de voir comme elle revient chaque fois sur ses textes en les transformant, enrichissant et précisant : le travail scientifique ne connaît pas de vérité définitive. En 2007, Germaine Tillion aura cent ans ! Quel héritage nous lègue-t-elle concernant l'interprétation et la représentation des situations extrêmes du XX<sup>e</sup> siècle : camps, guerres, tortures, exterminations ?

- 34 La mémoire de ces événements n'est pas menacée aujourd'hui, si ce n'est par son hypertrophie : Germaine Tillion aime citer une formule d'Arnold Toynbee selon laquelle l'historien moderne est obligé de se procurer une motocyclette pour parcourir les kilomètres d'archives... C'est pourquoi il est abusif de parler d'un devoir de mémoire : il n'y a pas lieu de cultiver le passé en tant que tel ; s'il faut le connaître, c'est parce qu'il peut nous aider à mieux vivre dans le présent, au même titre que nous pouvons profiter de la connaissance des peuples lointains. Les événements du passé ne doivent pas être sacralisés mais devenir le moteur d'une action nouvelle. C'est ainsi que l'expérience acquise en tant que résistante et déportée conduit Germaine Tillion à s'engager dans la guerre d'Algérie : non pour répéter les mêmes gestes que quinze ans plus tôt, mais pour empêcher la torture, les exécutions, le terrorisme – d'où qu'ils viennent. Ce qui est sacré en revanche, et avec quoi il ne faut pas transiger, c'est l'exigence de vérité et de justice. « Je pense, de toutes mes forces, que la justice et la vérité comptent plus que n'importe quel intérêt politique. » (Tillion 2001 : 206) Ce qui la fait agir est un devoir de vérité, un devoir de justice.
- 35 Cette double exigence forme à son tour une hiérarchie. Le vrai vient en premier. Un savant, en particulier, se déshonore s'il dissimule ou travestit la vérité, serait-ce au nom de la cause la plus noble. La connaissance ne doit pas être soumise à la recherche du bien, sinon elle risque d'être biaisée. En même temps, notre saisie globale du monde doit aspirer à une justice qui encadre et transcende chaque vérité ponctuelle. « Dire le *vrai* ne suffit pas, il faut aussi dire le *juste*. » Les exemples que donne Germaine Tillion à l'appui de cette affirmation sont révélateurs. Le constat des méfaits des nazis est conforme à la vérité ; pour le rendre en même temps juste, il faut « mentionner *aussi* le calvaire du peuple allemand » (*Ibid.* : 188). Les déportés occupant des positions hiérarchiquement supérieures ont commis certaines brutalités ; mais ne pas reconnaître en même temps les nombreux services qu'ils ont rendus eût été injuste. Les exécutions et la torture en Algérie sont aussi atroces que celles des résistants ; pourtant leur signification n'est pas la même. Si Germaine Tillion est revenue pendant plus de quarante ans sur l'expérience concentrationnaire, c'est pour compléter et nuancer ce qui était dès le départ *vrai*, afin de le rendre en plus *juste*.
- 36 Enfin, Germaine Tillion nous lègue une attitude : par-delà son attachement pour les plus hauts principes vient son amour des êtres humains individuels. Elle écrit : « Je ne peux pas ne pas penser que les Patries, les Partis, les causes sacrées ne sont pas éternels. Ce qui est éternel (ou presque), c'est la pauvre chair souffrante de l'humanité. » (*Ibid.* : 204) De cette simple vertu de compassion le monde d'aujourd'hui semble avoir de plus en plus besoin.




---

## BIBLIOGRAPHIE

Fig. 5 Haut de la couverture du manuscrit du Verfügbar aux enfers de Germaine Tillion © Association Germaine Tillion/Éditions de La Martinière.

CONKLIN, Alice

2007 « L'ethnologie militante entre les deux guerres », in Tzvetan Todorov, éd., *Le Siècle de Germaine Tillion*. Paris, Éditions du Seuil (à paraître).

TILLION, Germaine

1973 *Ravensbrück*. Paris, Éditions du Seuil.

1974 *Le Harem et les cousins*. Paris, Éditions du Seuil (1<sup>re</sup> édition, 1966).

1988 *Ravensbrück*. Paris, Éditions du Seuil (les pages des références sont celles de l'édition de poche Points-Seuil de 1997).

1999 *L'Afrique bascule vers l'avenir*. Paris, Tirésias-Michel Reynaud (1<sup>re</sup> édition, 1961).

2000 *Il était une fois l'ethnographie*. Paris, Éditions du Seuil.

2001 *à la recherche du vrai et du juste*. Paris, Éditions du Seuil.

2005 *Le Verfügbar aux enfers*. Paris, La Martinière.

2006 « Lettre du 30 mars 2005 », *Compte-rendu de l'assemblée générale du 14 juin 2006*. Paris, association Germaine Tillion.

TODOROV, Tzvetan

2007 « La thèse de Germaine Tillion », in Tzvetan Todorov, éd., *Le Siècle de Germaine Tillion*. Paris, Éditions du Seuil (à paraître).

## RÉSUMÉS

Germaine Tillion n'est pas seulement une ethnologue qui a connu les camps de concentration ; elle a voulu aussi adopter l'attitude de l'ethnologue au camp et profiter de son expérience de déportée dans ses enquêtes ethnologiques. À Ravensbrück, elle cherche à comprendre le système concentrationnaire, qu'elle explique aux autres détenues sous forme de conférences ou d'une « opérette-revue ». En tant qu'historienne et ethnologue, elle cherche à articuler données objectives et expériences subjectives, à trouver le juste équilibre entre identification et distanciation par rapport à ceux qu'elle étudie.

Germaine Tillion is not just an anthropologist who lived through a concentration camp; she tended to adopt an anthropologist's point of view even when confined at the camp and would later draw on her experience as a deportee in her professional research. In Ravensbrück, she strived to understand the concentration camp system, which she then explained to the other detainees in the form of lectures or of a "musical review". As a historian and anthropologist, she endeavours to find the right balance between objective data and her subjective experiences, always walking the line between identifying with her subject and maintaining her distance.

## INDEX

**Mots-clés** : situation extrême, ethnologie, camp de concentration, dialogue, mémoire

**Keywords** : extreme situation, ethnology, concentration camp, memory.

## AUTEUR

**TZVETAN TODOROV**

Directeur de recherche honoraire au CNRS